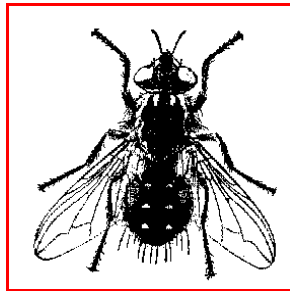


MARC ANGENOT

**LA TOLÉRANCE EST-ELLE UNE
VERTU CIVIQUE ?**

**NOTES SUR LA CONJONCTURE ACTUELLE ET SUR
L'IDÉE DE TOLÉRANCE**



Discours social
2006

Discours social est une collection de monographies et de travaux collectifs relevant de la théorie du discours social et rendant compte de recherches historiques et sociologiques d'analyse du discours. Cette collection est publiée à Montréal par la CHAIRE JAMES MCGILL D'ÉTUDE DU DISCOURS SOCIAL de l'Université McGill. Elle a entamé en 2001 une deuxième série qui succède à la revue trimestrielle *Discours social / Social Discourse* laquelle a paru de l'hiver 1988 à l'hiver 1996. *Discours social* est dirigé par Marc Angenot.

Nouvelle série. Année 2006,
Marc Angenot, *La tolérance est-elle une vertu civique ?*
Notes sur la conjoncture actuelle et sur l'idée de tolérance
Une brochure de 25 pages (16 par 21 cm)
© MARC ANGENOT 2006

Prix de vente franc de port au Canada: \$ (CAD) 2.50.
En Europe: € 2.00 plus les frais d'envoi.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Le Roman populaire. Recherches en paralittérature.* Montréal: Presses de l'Université du Québec, 1975. «Genres & Discours».
- Les Champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800.* Montréal: Presses de l'Université du Québec, 1977.
- Glossaire pratique de la critique contemporaine.* Montréal: Hurtubise, 1979. Traduit en portugais.
- La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes.* Paris: Payot, 1982. Réédité en 1995 et 2005.
- Critique de la raison sémiotique. Fragment avec pin up.* Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1985. Traduit en américain.
- Le Cru et le Faisandé: sexe, discours social et littérature à la Belle Époque.* Bruxelles: Labor, 1986. «Archives du futur».
- Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémitisme et discours social.* Préf. de MADELEINE REBÉRIOUX. Saint-Denis: Presses de l'Université de Vincennes, 1989. «Culture & Société».
- Théorie littéraire, problèmes et perspectives,* sous la dir. de MARC ANGENOT, JEAN BESSIÈRE, DOUWE FOKKEMA ET EVA KUSHNER. Paris: Presses Universitaires de France, 1989. Coll. «Fondamental». Traduit en chinois, en espagnol et en portugais.
- Mil huit cent quatre-vingt-neuf: un état du discours social.* Longueuil: Préambule, 1989. «L'Univers des discours».
- Le Centenaire de la Révolution.* Paris: La Documentation française, 1989.
- Topographie du socialisme français, 1889-1890.* Montréal: «Discours social», 1991.
- Le café-concert: archéologie d'une industrie culturelle.* Montréal: Ciadest, 1991.
- L'Œuvre poétique du Savon du Congo.* Paris: Éditions des Cendres, 1992, «Archives du commentaire».
- L'Utopie collectiviste. Le Grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale.* Paris: Presses Universitaires de France, 1993. Coll. «Pratiques théoriques».
- Un Juif trahira: l'espionnage militaire dans la propagande antisémite, 1886-1894.* Montréal: Ciadest, 1994. Rééd. Discours social, 2003.
- Les Idéologies du ressentiment.* Montréal: XYZ Éditeur, 1995. coll. «Documents». Réédité au format de poche, 1997.
- La Propagande socialiste. Six essais d'analyse du discours.* Montréal: Balzac, 1997. «L'Univers des discours».
- Interdiscursividades. De hegemonias y disidencias.* Córdoba: Editorial

- Universidad Nacional, 1998. «Conexiones y Estilos».
- Colins et le socialisme rationnel*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1999.
- Les Grands récits militants des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Religions de l'humanité et sciences de l'histoire*. Paris: L'Harmattan, 2000. Coll. «L'Ouverture philosophique».
- La critique au service de la Révolution*. Louvain: Peeters & Paris: Vrin, 2000. Coll. «Accents».
- Dialogues de sourds. Doxa et coupures cognitives*. Montréal: «Discours social», 2001. Coll. «Cahiers de recherche».
- D'où venons-nous? Où allons-nous? La décomposition de l'idée de progrès*. Montréal: Trait d'union, 2001. Coll. «Spirale».
- L'ennemi du peuple. Représentation du bourgeois dans le discours socialiste, 1830-1917*. Montréal: «Discours social», 2001.
- On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Et autres essais*. Montréal: «Discours social», 2001.
- La chute du Mur de Berlin dans les idéologies. Actes du colloque de Paris, mai 2001*, sous la direction de MARC ANGENOT et RÉGINE ROBIN. Édités par GUILLAUME PINSON. Montréal: «Discours social», 2002.
- Interventions critiques I, II, III, IV*. Montréal: «Discours social», 2002-03. Coll. «Cahiers de recherche». En 4 volumes, volume V à paraître.
- Anarchistes et socialistes : 35 ans de dialogue de sourds*. Montréal: «Discours social», 2001. Reparu ultérieurement dans: MICHEL MURAT, JACQUELINE DANGEL ET GILLES DE CLERCQ, dir., *La parole polémique*. Paris: Champion, 2003.
- L'antimilitarisme : idéologie et utopie*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2003.
- La démocratie, c'est le mal. Un siècle d'argumentation anti-démocratique à l'extrême gauche*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2004. Coll. «Mercure du Nord».
- Représenter le 20^{ème} siècle. Actes du colloque de septembre 2003* sous la direction de MARC ANGENOT et RÉGINE ROBIN. Édités par JULIA PAWLOWICZ. Montréal: «Discours social», 2004.
- Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive 1830-1917*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2004.
- Le marxisme dans les Grands récits*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2005.



Deux ou trois remarques sur le déchiffrement de la conjoncture

L'époque présente se cherche un nom et ne se trouve que des étiquettes pour dire un *après*. *Post-moderne*, *post-totalitaire* (*post-rationnelle*, *post-démocratique* sont aussi attestés): «Lorsque tout est fini», comme chantait Lucienne Boyer avant guerre de quarante, on ne trouve à nommer le présent que comme un obscur «après». «*Posthistoire*» se rencontre aussi chez les beaux esprits. La coupure correspondrait au moment où tout commence à s'effondrer du régime d'historicité progressiste, c.-à-d. au tournant des années 1970-80.

Qui nous nommera et quand? qui *donnera son nom* à notre présent quand il sera devenu le passé? «De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?»: c'est Victor Hugo, sous Louis-Philippe, aux *Chants du crépuscule* (1835). «Il semble qu'un âge nouveau soit en train de naître dont nous ne connaissons pas encore le nom»: en 1955, André Siegfried, *Aspects du 20^e siècle*, 193. etc. (Pour augmenter la confusion, les journalistes cèdent depuis un demi-siècle à la tentation hâtive et grandiloquente de nommer en *beau* la conjoncture comme l'Âge de ceci, l'âge de cela: l'âge de la vitesse, des médias, de la communication, de l'informatique, etc.)

Je me bornerai, dans ces quelques pages de notes, à traverser une série de paradigmes et de diagnostics répandus, la plupart faciles, partiels et du moins discutables, sur la conjoncture contemporaine. J'ai mon idée, suspicieuse, sur l'esprit de tolérance et de censure à la fois qui semble tenir lieu aujourd'hui de vertu civique cardinale, enseignée dans les écoles au nom de l'antiracisme et antisexisme (et anti-homophobie et anti-islamophobie et de bien d'autres menaces alléguées). Je cherche à voir dans quel contexte cette «religion civique» nouvelle développe ses dogmes et je chercherai à dire en

fin de compte comment je comprends pour ma part la tolérance, ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle n'a pas à être et quels raisonnements la *fondent rationnellement*.

Le présent comme crise. Depuis plus d'un siècle, l'idée de "crise", le fait de décrire les conjonctures successives comme un moment exceptionnel de "crise", est peut-être ce qu'il y a eu de plus constant et répétitif dans la vie publique — ce qui incite à se méfier à priori. Sur le marché du livre, les publicistes qui ont décrit, alarmés, la crise de ceci et de cela ont formé d'année en année une petite armée de sombres cassandres qui s'est renouvelée sans cesse. Le succès de leurs essais répondait sans doute à des angoisses collectives de la classe lettrée. Mais avec le recul du temps, on a l'impression que l'état de crise prétendu était plutôt l'état normal et modal des choses, le régime normal imparfait du secteur considéré et que ni l'urgence de porter remède, ni la pertinence du remède suggéré, ni les sombres scénarios extrapolés, qui font partie du "genre", n'étaient très perspicaces.

Le présent comme déception, comme n'ayant pas tenu, ne tenant pas les promesses du passé, ayant dilapidé ou mal géré le legs de ses prédécesseurs progressistes. Comme étant un héritier indigne et lâche des Lumières. La raison (ou l'usage que les hommes modernes en font) n'aurait pas tenu ses promesses: la ci-devant raison émancipatrice se serait laissé ramener aux fonctions de raison instrumentale, mise au profit de la perpétuation et de la légitimation de l'aliénation = toute la critique de la *Frankfurt Schule*, Max Horkheimer notamment. On peut rattacher à cette topique de la déception une bonne part des critiques philosophiques de la modernité. Exemple: Charles Taylor, *Le malaise de la modernité*. De Kant à Freud, à Taylor: décrire philosophiquement un cours des choses décevant, une modernité qui dysjoncte et se trouve rouler sur une pente fatale. La thèse inférable est qu'il ne faut pas s'arrêter, qu'il est impossible de s'arrêter en si mauvais chemin, qu'il *faut revenir en arrière toute*,

annuler la première étape de la glissade commencée vers la déraison et la désolation.

Le présent comme retour en arrière souhaité. Le cours de l'histoire est perçu comme une *fuite en avant*. D'où les retours en arrière toute, souhaités à divers moments du siècle passé face à cette fuite en avant vers la culbute redoutée. Exemple: Le *zero growth* du Club de Rome dans les années 1960. Arrêter la machine emballée de la croissance pour la croissance. De même, dans les arts, chaque fois que ça s'emballe, il y a des gens qui crient *Stop! Marche arrière!* D'où encore, les innombrables «retour au récit», retour «au figuratif», «au spirituel», «à l'éthique» de ces dernières années.... Cela deviendra sans doute des retours cycliques comme à la jupe longue ou courte.

Le diagnostic crépusculaire du moment présent. Ce que j'ai appelé dans *La Parole pamphlétaire* la vision crépusculaire du monde. Aujourd'hui encore ça marche et mieux que jamais : «Nous entrons dans le troisième millénaire au milieu du plus épais brouillard. Jamais l'horizon ne fut plus bouché...»¹ Etc.

Dans ce contexte, feuilletiez *Le monde diplomatique*: j'y déchiffre un néo-gnosticisme réduit à dépeindre répétitivement le cours des choses, tant politique qu'écologique, comme un à vau-l'eau sans fin ni cesse ni solution. Ignacio Ramonet, *Géopolitique du chaos* : «Au nom du progrès et du développement, l'homme a entrepris depuis la révolution industrielle, la destruction systématique des milieux naturels. Les prédatons et les saccages en tous genres se succèdent, infligés au sol, aux eaux et à la végétation et à l'atmosphère de la Terre. La pollution produit des effets – réchauffement du climat, appauvrissement de la couche d'ozone, pluies acides – qui mettent en péril l'avenir de notre planète etc.»

¹G. Minois, *Histoire de l'avenir, des prophètes à la prospective*. Paris: Fayard, 1996, 597.

Le discours de la fin des temps par le vide et son vertige; monde des simulacres (Baudrillard), ère du vide (Kosic, Lipovetsky), bougisme (Taguieff), mouvementisme, société de l'éphémère (Lipovetsky). L'homme postmoderne est à voir comme le Lapin d'*Alice au Pays des merveilles*, qui court à perdre haleine tant il est pressé de n'arriver nulle part. A l'Ouest, ce sera rien de nouveau à jamais, mais ça bougera, ça swinguera toujours. Diagnostics à rapprocher de celui des pervers jubilatoires de la fin de tout, du tout à l'égoût historique, qui ont fait une belle carrière dans l'interrègne postmoderne. *La fin du social*², titrait jadis Jean Baudrillard dans un essai, crépusculairement primesautier comme son rôle l'exigeait. Baudrillard qui, dans *Les stratégies fatales*³ démontrait aussi le premier la fin, l'agonie du grand paradigme progressiste moderne, de Condorcet à Marx, celui du Sens de l'histoire. Les «majorités silencieuses» avaient définitivement remplacé les bruyants prolétariats revendicateurs. «La majorité silencieuse: tous les systèmes actuels fonctionnent sur cette entité nébuleuse, dont l'existence n'est plus que statistique, dont le seul mode d'apparition est le sondage. Les masses qui la constituent ne sont bonnes conductrices ni du politique, ni du social, ni du sens en général. Tout les traverse, tout les aime, mais s'y diffuse sans laisser de traces.»

Ce serait une société qui n'est plus ni sotérianique (on ne fait plus son salut social) ni militante (on ne prépare plus de lendemains qui chantent), mais thérapeutique (on veut se sentir bien dans sa peau, "psy" ou physique).

«Tout est fini, avonc-nous dit: fin des conflits et des révoltes, fin des illusions et des utopies, fin des idées et des valeurs, fin des

² *À l'ombre des majorités silencieuses, ou la fin du social*. Galilée, 1982.

³ Grasset, 1983.

héros et des modèles, fin de l'intelligentsia et des Français moyens, fin de la croissance, fin de la jeunesse, fin des classes, fin de la nation... Fin du politique aussi: quel peuple de gauche ou de droite représenter ? Que changer, que libérer, que distribuer, que restaurer, que défendre?»: ainsi ironise François-Bernard Huyghe, dans *La Soft-idéologie*. Paris, 1987, 95.

Fin du socialisme; Fin du communisme; Fin du marxisme accompagnée de la nécrologie ironique de Fukuyama: «Il peut certes demeurer quelques croyants isolés dans des lieux comme Managua, Pyongyang ou Cambridge Mass.» Fin de la critique sociale, «privée de ses appuis idéologiques et renvoyée aux poubelles de l'histoire», Boltanski & Chiapello, 424. Et *Fin du social*, titre de Baudrillard. Fin du clivage gauche-droite: thèse de Christopher Lasch. Fin des idéologies: triomphe du libéralisme qui n'est pas, comme on sait, une idéologie mais le reflet de la nature des choses et de la nature humaine. Raymond Boudon est moins rassuré et prend du recul: «il serait bien risqué d'affirmer que la sobriété idéologique qui caractérise les sociétés occidentales depuis un petit nombre d'années est définitivement acquise». *Idéologie*, 284. C'est l'éruption de la fin comme on chantait dans *L'Internationale*: Fin du politique (Pierre Birnbaum), fin des idéologies (ce *mantra* remonte à Daniel Bell, 1950), fin du progrès ... Tout ceci forme une «eschatologie libérale» (Derrida), une sorte d'eschatologie due à la fin des eschatologies!⁴ Fin de l'histoire et éteignez les Lumières en sortant.

La fin des Grands récits, des religions séculières (voir ci-dessous) apporterait-elle du moins la lucidité finale? «La chouette de Minerve se lève au crépuscule», disait Hegel. Après avoir analysé avec lucidité "l'incrédulité [nouvelle] à l'égard des Grands récits" (Lyotard), la crise des légitimations (Habermas), l'implosion du

⁴ Cf. Benoist, Jocelyn et Fabio Merlini. *Après la fin de l'Histoire. Temps, monde, historicité*. Paris: Vrin, 1998.

sens (Baudrillard), l'atomisation sociale et la balancelle de l'éphémère (Lipovetsky), etc., les intellectuels postmodernes en chaise longue concluent qu'après tout, l'apparente catastrophe n'est pas si désagréable à vivre. Très peu essaient de proposer un contre-projet, on a déjà donné, on n'aura plus ce ridicule. (Tout de même, à contre-courant, on trouve dans le monde francophone, Régis Debray, Taguieff et autre démocrates inquiets). La question de Kant: Que nous est-il permis d'espérer? – et la réponse actuelle: Pas grand chose, ou Rien de spécial, et: Pourvu que cela dure.

Une idée émergente est que **tout ceci a peut-être été trop loin**: la fin du civisme, la fin de la vie démocratique, la crise de la rationalité, la dissolution de la sphère publique... Voir tous les livres récents de P.-A. Taguieff dont *La République enlisée. Pluralisme, «communautarisme» et citoyenneté*, Paris, Éditions des Syrtes, 2005.

Sécularisation et *Entzauberung*

Je ne repasserai pas sur les grandes théories antagonistes de la sécularisation entre Hans Blumenberg et Carl Schmitt – et en Hexagonie, Marcel Gauchet/Luc Ferry vs. Régis Debray. Ni n'esquisserai l'histoire de l'*Entgötterung*, de la dédivinisation du monde. L'histoire et la vie modernes peuvent être vus simultanément comme pédagogie du désenchantement *et* comme résistance indéfinie à la sobre rationalité pratique avec la large part à faire à l'inconnaissable.

La question de la sécularisation forme un débat qui fait littéralement rage en domaines allemands et anglo-saxons, mais qui n'a que des échos étouffés en Francophonie. Blumenberg et les autres décrivent un processus qui toujours-déjà commencé continue et semble devoir aller jusqu'au bout. Hannah Arendt écrivait il y a bientôt cinquante ans que nous, modernes tardifs, allions devoir finalement apprendre à vivre «*in the bitter realization*

that nothing has been promised to us, no Messianic Age, no classless society, no paradise after death». ⁵ Elle épousait la vieille thèse de la religion condamnée à terme qu'elle combinait à celle des «religions politiques», notamment du marxisme, substitués archaïco-modernes des religions révélées et ayant largement contribué au malheur du siècle, les millénarismes socialistes n'ayant été que l'avatar moderne d'une *Illusion* dont l'humanité devait finir par se désabuser — même si la lucidité cher payée devait être «amère» et pas seulement libératrice.

L'idée que poursuivait Arendt était celle du *désenchantement* comme nécessité éthique *et* comme ce processus historique entamé avec le scepticisme libertin à l'égard des religions révélées et qui devrait, quoi qu'on en ait, s'accomplir *jusqu'au bout*. Vilfredo Pareto au début du siècle avait formulé au contraire la thèse du désenchantement impossible (sauf pour les «élites» intellectuelles): une forme de religion demeurerait *indispensable* aux sociétés, aujourd'hui comme aux temps reculés. Le socialisme, comme religion nouvelle, partiellement sécularisée, venait alors, en quelque sorte à bon droit ou du moins inévitablement, se substituer aux révélations obsolètes et aux lois données aux guides des peuples sur les Sinai. «La religion, conclut Pareto, est bien réellement le ciment indispensable de toute société. Il importe peu d'ailleurs sous certains rapports (...) que l'on sacrifie à *Juppiter Optimus Maximus* ou que l'on remplace ces dieux par des abstractions telles que «l'Humanité» ou le «Progrès socialiste»». ⁶ Pour un Pareto, la religion est et demeurera un besoin social éternel et non, comme elle l'était pour un Marx, le simulacre sentimental d'un monde sans cœur, c'est à dire une illusion, un artifice compensateur que

⁵ *The Origins of Totalitarianism. 3rd Edition.* New York: Harcourt Brace Jovanovitch, 1968. [éd. orig.: 1951], 436.

⁶ *Systèmes socialistes*, édition originale, I, 302.

l'avenir de justice et d'abondance rendra inutile.⁷

Opposée au sociologue conservateur qu'était Vilfredo Pareto avec sa doctrine des religions, antiques ou modernes, chrétiennes ou socialistes, comme des *impostures utiles* se succédant les unes aux autres, Hannah Arendt soutenait la thèse stoïque d'une dés-illusion ultime nécessaire de l'homme moderne, sobre et raisonnable, mais dépourvu de promesse de bonheur et de réparation des maux sociaux et tenu de regarder sans ciller un monde par bien des côtés insupportable et, pour ce qui est de ce qu'on peut attendre de l'avenir, irrémédiable.

(À mon sens, ceci renvoie à une alternative binaire qui fut, parmi d'autres, celle de Sigmund Freud dans les années 1920: ou bien l'illusion névrotique religieuse, ou bien, en dépit des angoisses et des résistances psychiques de l'humanité, la raison désillusionnée et l'esprit scientifique pour seuls guides.)

Le retour du religieux et le réenchantelement allégué du monde

Dans le discours intellectuel contemporain, on voit se dégager une idée résurgente qui antagonise tout ce qui précède. Il y a aujourd'hui des essayistes spiritualistes en assez grand nombre qui parient, au bout du désenchantement et de la postmodernité épuisée, pour le Grand retour de Dieu. Le plus fameux est Peter Berger, *Le réenchantelement du monde*. Paris: Bayard, 2001. Le début du 21e siècle, disent-ils en chœur, n'est pas la dernière étape d'un désenchantement weberien qui dissoudrait les ultimes Millénarismes révolutionnaires et les religions civiques ; il voit au

⁷ Toujours disposé à soutenir un paradoxe, Georges Sorel tira de cette analyse parétienne la proposition que le socialisme, comme fait religieux qu'il était, n'était *pas encore* à la hauteur du christianisme: «Avouons-le sans détour: le catholicisme renferme évidemment plus d'idéal que le socialisme parce qu'il possède une métaphysique de l'âme qui manque jusqu'ici malheureusement à celui-ci.»

contraire ou va connaître le retour du religieux chassé par la porte et revenu par la fenêtre de l'histoire. Thème euphorique qui renoue avec les Pareto de jadis: l'Homme a besoin malgré tout de croyances, même de croyances auxquelles on ne croit plus dur comme fer, et même de fables infantiles si besoin, plus irrationnelles que les grandes constructions théologiques de jadis, pour peupler le vide intérieur de l'homme po'mo'.

Dieu est de retour: c'est donc l'autre thèse répandue sur notre conjoncture face aux prophètes de la Fin, de la fin des Grandes illusions etc. La Décomposition des Grandes espérances historiques, ce sera la Revanche bienheureuse du Dieu d'Abraham ou de Mahomet, c'est l'axiome de Gilles Kepel. Un regain de confiance pour la *cognitio fidei* serait concomitant à la ringardisation définitive de la *cognitio historiciste*. La culture spirituelle a horreur du vide.

Réenchantement du monde donc pour tout un bataillon d'observateurs. Désécularisation du monde, diagnostiquent complémentirement P. Norris et Ronald Inglehart dans *Sacred and Secular*. Revanche du sacré. La modernité sans Dieu n'a pas su engendrer de valeurs! Cela commence à se dire ou plutôt se redire et des valeurs, il en faut, on a beau dire. Des philosophes, fatigués de soutenir l'exsangue matérialisme, ou le pyrrhonien relativisme, replongent dans la *religio perennis*! En Russie, les livres de sociologie abondent sur le thème *effondrement du communisme et revival orthodoxe* etc.

Mais aussi pour accommoder les temps consuméristes, ce qu'on aurait vu réapparaître en Occident, ce seraient non les Églises et orthodoxies de jadis, mais des *religions à la carte* et des *religions en miettes*. Idée développée par Mme Hervieu-Léger.⁸ Il serait permis

⁸ Hervieu-Léger, *La religion en miettes, ou la Question des sectes*. Paris: Calmann-Lévy, 2001.

de «personnaliser» l'offre ici aussi — comme pour les programmes d'ordinateur. De prendre et laisser à son goût. Ça donnera un de ces jours un Catholicisme privatisé, ce qui est un joli oxymore! Dé-communautarisation des croyances métaphysiques, dit-on. Mais cette dé-communautarisation n'est pas disparition, mais un regain plein de promesses sous un régime d'appropriation nouveau. Les livres sur les nouveaux cultes et sur les New Ages forment une vaste bibliothèque.⁹ Et sur la nostalgie du magique rétro, voir le *Seigneur des anneaux* et les *Harry Potter*. Voir aussi Raël et ses extraterrestres messianiques présidant à un baisodrome généralisé. Voir les «témoignages» qui s'empilent chez votre libraire et se vendent bien sur la *Near Dead Experience* !

Pour d'autres, ce ne sont pas les religions qui reprennent du poil de la bête, mais leurs avatars les plus politisés, violents, intolérants et fanatiques, avatars militants antimodernes remontant du plus lointain passé, succédant aux millénarismes historicistes inventés en Occident de Condorcet à Marx. Les intégrismes réactionnaires et fascisants récupèrent et recyclent les eschatologies militantes et réargumentent au nom de Dieu leur culte de la violence et de la mort: pas seulement en Terre d'Islam où le phénomène est une vague de fond; aux USA aussi, ainsi que montré par O'Leary, *Arguing the Apocalypse: A Theory of Millennial Rhetoric*. New York: Oxford University Press, 1994 (notam. dans le chapitre "Arguing Politics in the New Christian Right".)

Les cris d'alarme, tempérés par la crainte d'avoir à pointer du doigt les groupes «issus de l'immigration», se multiplient face à la montée des intégrismes et les cris d'angoisse devant le fait que les "acquis" de la sécularisation de la vie publique occidentale sont menacés par l'islam politique (non moins que par les intégrismes

⁹ Barrett, David. *The New Believers: A Survey of Sects, Cults, and Alternative Religions*. London: Cassell, 2001. Lucas, Philip Charles et Thomas Robbins, dir. *New Religious Movements in the 21st Century*. New York, London: Routledge, 2004.

chrétiens dans les pays où ceux-ci n'ont pas été réduits à l'état de groupuscules). Cf G. Kepel, *Jihad: expansion et déclin de l'islamisme politique*. Paris: Gallimard, 2000. Th. Ferenczi, *Religion et politique. Une liaison dangereuse?* Bruxelles: Complexe, 2003. Ce n'est pas la religion qui revient en masse en Occident, mais c'est à coup sûr, ce qui remonte à un beaucoup plus lointain passé, la violence religieuse, la terreur au nom de la religion.

Ou encore, autre paradigme, les intégrismes religio-fascisants étant d'importation et non pas autochtones dans nos pays, ce qui se concocterait pour les Occidentaux, c'est un monde régi, certes, par le marché, mais orné d'un nécessaire *supplément d'âme* qui, sur les ruines des églises et des temples, sera géré par les médias et les doxographes du moment. Voilà ce que nous réserve la logique des choses selon Régis Debray, *L'emprise*, qui théorise la naissante religion des médias comme religion du 3^e type. Aucune grande aspiration éthique ne sera tolérée, aucune vision eschatologique fanatisante et dangereuse pour le consumérisme non plus, mais aucun nihilisme nietzschéen non plus qui saperait les bases et déprimerait le marché.

Marcel Gauchet et Ferry repoussent tout ce blabla à la mode sur le retour du «sacré»: au contraire, concluent-ils, «nous vivons l'époque d'une séparation sans cesse accrue de l'homme d'avec Dieu».¹⁰ On lira leur dialogue, *Le religieux après la religion*, 2004. Cependant cet athéisme irréversible en Occident n'est pas accompli dans une fraternelle société socialiste, comme beaucoup l'avaient rêvé, mais dans les eaux froides du calcul égoïste.

L' Ouverture à l'autre, nouvelle religion civique, et sa logique d'auto-censure

¹⁰ Ferry, Luc et Marcel Gauchet. *Le religieux après la religion*. Paris: Grasset, 2004, 11.

Une sorte de *tolérance obligatoire* figure comme un article de foi et un commandement moral dans la religion civique qui se bricole de nos jours sur les ruines des religions du Progrès. Le bavardage déprimant et pharisaïque, le style bénisseur qui a cours aujourd'hui sur *l'Ouverture à L'Autre*, avec les majuscules de rigueur, fait de la tolérance aux Autres, à la Culture de l'Autre, à son ineffable Différence une vertu, la vertu par excellence qui sera enseignée aux générations nouvelles — dès la garderie. C'est à dire qu'il fait de la tolérance inconditionnelle un axiome qu'il est téméraire de questionner.

«Les cultures qui ne se meuvent pas dans les mêmes directions, qui se fondent sur des critères de civilisation opposés ou différents, ont une grande aptitude à ne pas se comprendre.»¹¹ C'est banalité d'anthropologue. Mais justement, dans des sociétés multiculturelles, il ne s'agit pas ou plus d'essayer de comprendre, ni de raisonner sur les mœurs, les valeurs religieuses et autres de l'Autre, de les évaluer — ce qui serait une forme d'arrogance et qui pourrait conduire à en prendre et à en laisser. Il ne s'agit plus d'ailleurs de «tolérer» vraiment, terme potentiellement arrogant lui aussi qui semble supposer un droit de réflexion sous réserve d'inventaire. Il s'agit comme le répètent les prêtres du civisme, d'*accepter* l'Autre. La règle morale est de montrer une tolérance absolue dans l'incompréhension assumée et dans le refus de *juger*. Cette règle s'impose éthiquement face à tous les autres, face à des cultures radicalement différentes, des valeurs antagonistes des miennes, des attitudes incompréhensibles et déplaisantes: les belles âmes anthropologiques en dissertent. Elles raisonnent par les conséquences: les préjugés de jadis, les ethnocentrismes, les phallocentrismes et autres, et le sentiment d'avoir la vérité de son côté ont fait grand mal. La croyance seule en une vérité des choses et une hiérarchie des valeurs frise désormais le «racisme» et le «sexisme». Comme on vous apprend sur les campus: «Objectivity

¹¹ Bronner, *Empire*, 42.

is impossible and it is also undesirable»¹².

Nous sommes arrivés dans une modernité post-politique où domine l'opinion fugace, l'absence de réflexion faite vertu, qui se croit «ouverte» et anti-dogmatique parce qu'elle applique de façon caricaturale la maxime évangélique *Ne jugez point*. Une époque où l'important médiatique, c'est de «discuter», de discuter indéfiniment de tout et de rien en évitant les sujets qui fâchent et en s'auto-censurant pour n'apparaître pas appliquer sa raison et son raisonnement aux valeurs, aux convictions, aux mœurs de l'Autre fétichisé. Ça argumente partout, cela raisonne ou déraisonne dans une époque qui se flatte d'être pluraliste, d'accueillir des morales et des *lifestyles* très différents avec pour méta-morale la tolérance obligatoire. La rhétorique (dans tous les sens de ce mot) y est si présente qu'on finirait par ne plus la voir. Nous vivons en fait dans un âge qui se croit sauvé des bourrages de crâne totalitaires, mais qui est un *Age of Propaganda*¹³ caractérisé par l'usage et l'abus de la persuasion, ouverte ou clandestine, omniprésente.

Les philosophes postmodernes ont beaucoup poussé à cette roue-là. La connaissance objective et le raisonnement validé par l'empirie étant des vessies prises pour des lanternes, il n'y a plus que des *discours* qui sont «self-referential» et des règles immanentes de leur production. Nous ne pouvons, dans le langage, décrire une réalité transcendante au langage. Les penseurs relativistes sont – toujours logiquement du reste – centrés sur le langage et le discours puisque la «raison» et la «vérité» sont des mots. Ces termes n'ont pas de référence et ceux qui les utilisent ne s'en servent que pour soutenir leurs intérêts. «To say that truth is not out there is simply to say that where there are no sentences, there is no truth, that sentences are elements of human languages and that human languages are

¹² Howard Zinn. www.digressmagazine.com/zinn/zinn1.

¹³ Pratkanis.

human creations.»¹⁴ Aucune différence à ce titre entre le *discours* du chaman et de l'ingénieur, entre la phrénologie et la théorie des quantas. Comme il n'y a pas d'Arbitre qui dira que tel discours était fondé et tel autre pas, il n'y a que des «récits».

En ce qui touche aux valeurs civiques, c'est ici qu'intervient la caricature de tolérance qui s'enseigne dogmatiquement: «nous» pouvons croire en la démocratie, rejeter le système des castes, ne pas faire notre droit de la *shari'a*, détester les «totalitarismes», répudier la torture, c'est fort bien. Mais nous ne pouvons prétendre qu'il s'agit ici de valeurs universelles ou tant soit peu objectives. Tout au plus dirons-nous en leur faveur, concèdent les communautaristes, que ces valeurs «renforcent notre communauté». Dans la pratique, il est difficile de dire si les po'mo' recommandent une ataraxique tolérance à l'égard de ceux qui – hindouistes, islamistes, staliniens et autres «totalitaires» – appartiennent à une «communauté» dont les valeurs sont tout opposées. Comme le po'mo' est soucieux de logique dans son relativisme, il semblerait qu'il lui faille se montrer en ce sens ataraxiquement tolérant: un tel est féministe, un tel *taliban* et souhaite réduire les femmes en esclavage: ce sont là, on le constate sans peine, des systèmes de valeurs différents **mais** dont le premier ne saurait être déclaré supérieur au second sans une grande «arrogance» à l'égard de peuples victimisés.

Je reviendrais brièvement, pour contrer cet esprit de chienlit qui déforme une notion respectable, au soupçon nietzschéen. La tolérance obligatoire, la solidarité obligatoire ne sont pas une vertu, une *virtù*, mais une facade pieuse cachant la rancœur et une «attitude» hypocrite, une pose destinée à vous garantir un certain statut de juste dans une société «d'esclaves», c'est la pose de l'impuissance et de la haine comme vertu, la volonté de ne pas souffrir même de sa propre bassesse.

¹⁴ Rorty, *Contingency*, 5.

On en vient au constat-clé. Le néo-tolérantisme va strictement de pair avec les progrès concomitants de son contraire absolu ou plutôt de son contraire apparent: **l'esprit de censure**. Celui-ci se donne libre court au nom de la tolérance obligatoire et de la vigilance à l'égard de la *discrimination*. De toutes parts, la tolérance est confondue avec un devoir allégué d'auto-censure. Comme il est possible d'être très intolérant en définissant le devoir de tolérance on en vient à une belle logique active de tolérance répressive soutenue par toutes sortes de *lobbies*.

Ce nouvel esprit de censure (qui implique de la part des générations contemporaines une intériorisation progressive de l'autocensure, une crainte bien compréhensible d'exprimer des idées que les anciens inquisiteurs eussent qualifiées de «téméraires») se répand, il intimide et occupe peu à peu le terrain conquis. Cet esprit de censure apparaît aujourd'hui comme venant en effet à la fois des droites traditionnelles qui reprennent du poil de la bête, et d'une prétendue gauche supposée multiculturelle prenant en quelque sorte la société civile en tenaille. Divers publicistes rapportent cet esprit nouveau à d'autres phénomènes qu'ils caractérisent avec plus ou moins de bonheur: «néo-puritanisme», «angélisme exterminateur», «biopolitics» et «moral panic»¹⁵ etc... Esprit de censure, c'est à dire justification «vertueuse» et civique, légitimation insidieuse de l'interdit porté sur certaines idées, sur certaines formes d'expression, — suspicion, restrictions mentales et même blâme à l'égard de l'ancienne exigence de liberté d'expression sans réserve, réclamée depuis l'aube des temps modernes par l'artiste, l'écrivain, le savant.

Aporie de la tolérance

¹⁵ Notions, respectivement, au cœur des livres récents de Bernard Cohen, *Tu ne jouiras point* (Albin Michel 1992), d'Alain Gérard Slama, *L'angélisme exterminateur* (1993), et de John Fekete, *Moral Panic* (1994).

On connaît l'aphorisme aporétique de Saint-Just, «Il n'y a pas de liberté pour les ennemis de la liberté!» Y a-t-il et doit-il y avoir tolérance pour les ennemis de toute tolérance? Droit d'expression absolu pour les ennemis absolus de la liberté d'expression? Droits démocratiques pour les adversaires actifs de la démocratie? Ces questions ne sont pas spéculatives, je n'ai nul besoin de le démontrer. En ces termes généraux et quelles que soient les bonnes raisons circonstancielles qui, dans une société démocratique, invitent à tolérer, comme je vais le montrer, mais à tolérer jusqu'à un certain point, *même* les ennemis de la démocratie et les adversaires des droits, on atteint une aporie que je juge insurmontable et en logique et dans les faits.

Louis Veillot, fameux polémiste catholique sous le Second Empire, fondateur de *L'Univers* et doctrinaire du cléricalisme le plus rigide, disait aux journalistes démocrates et laïques qu'il exaspérait ainsi d'emblée et conduisait au bout de leurs dispositions tolérantes: «Je vous réclame la liberté [d'expression] au nom de vos principes – et je vous la refuse, au nom des miens!» – poursuivons la discussion à partir de là. Au moins en refusant la réciprocité des conventions, montrait-il l'aporie dans toute sa clarté.

La difficulté, face à ce que je donne pour une aporie intrinsèque, est de dire comment on peut *argumenter* la tolérance, c'est à dire de réfléchir à ce qui peut la fonder rationnellement et la définir de façon soutenable. Ce qui devrait permettre de dire *a contrario* ce qu'elle n'est pas et n'a pas à être. Elle n'est pas une *vertu*. Elle n'est pas un absolu exigeant respect de toutes les valeurs et idées possibles devant lequel il faudrait sacrifier et faire taire le jugement, l'esprit critique, l'esprit d'examen. Les humains du XXI^{ème} siècle ne croient plus à la façon de Voltaire à l'unicité de la raison et à l'irrationalité scélérate de l'«obscurantisme», ni à la façon de Comte, au progrès fatal de la pensée humaine passant par des stades qualitativement dissemblables pour en arriver sous peu

au stade positif qui allait être indépassable. La vie civique multiculturelle de ce nouveau siècle incite à élargir autant que possible les limites de notre tolérance face à des croyances et des façons de raisonner et de débattre que nos prédécesseurs et ancêtres eussent sommairement exclues de la Raison, mais le grand principe (à la Habermas), censé à la fois éthique, nécessaire et bénéfique, du débat public ouvert sans préalable ni exclusive se heurte au problème *technique* que je viens d'évoquer.

Il est arrivé à Voltaire de justifier la tolérance par le simple fait que nous pouvons tous nous tromper. Il écrit au *Dictionnaire philosophique*: «Qu'est-ce que la tolérance? c'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature.» C'est bien et c'est vrai, il est bon de montrer un peu d'humilité intellectuelle entre «gens bien nés» qui disputent courtoisement, mais cela ne règle pas le cas des défenseurs d'idées que je juge irrationnelles, absurdes, scélérates et pernicieuses. Et c'est ici que la question vraiment se pose. Car il est vrai que je peux me tromper sur l'irrationalité, la perversité, la scélératesse des idées qui ne sont pas les miennes. Je sais qu'il n'y a pas de dieu qui descendra sur un nuage pour trancher et dire: toi, tu te trompes et toi, tu es dans le vrai! Je sais la tyrannie de la majorité et je connais l'absurdité rétrospective des idées autrefois prédominantes et la fécondité d'idées marginales — et tout ceci, ce faisceau d'arguments convergents m'invite à tolérer même l'aberrant et le choquant. Mais il n'en est pas moins qu'il existe des idées qui sont et furent effectivement pernicieuses, des idées qui ont fait obstacle au progrès des connaissances, qui ont perpétué l'ignorance et les préventions, des idées qui ont légitimé les haines et les massacres, et, me tromperais-je sur elles, je dois poser la question de ce qu'il faut faire de ces idées-là, de la présence probable et de la diffusion parmi nous de telles idées et je dois dire pourquoi il ne serait pas à propos de chercher à les identifier pour les éradiquer.

La tolérance pour Kant était une vertu première, non conditionnelle, aux fondements de la raison pratique, «l'usage public de la raison doit toujours être libre». Je ne parviens pas à lui accorder ce statut axiomatique et je vois les choses de façon pragmatique. La tolérance est pour moi une réelle valeur civique, mais une valeur *tout bien pesé*. Elle ne revient évidemment pas à **légitimer** toutes les idées qui circulent dont on veut cependant qu'on, c'est à dire la société, les tolère. Je raisonne, avec mille bons arguments contingents, qu'il est socialement pire de persécuter et d'*intolérer* l'imbécile et le fanatique, à supposer même que j'aie confiance dans la validité de mes critères pour les étiqueter tels. On fait, en matière de tolérance, un raisonnement par alternative non par valorisation directe: les empêcher de déraisonner serait pire même si je suis sûr qu'ils déraisonnent, comme il serait pire de confier à l'État le soin de dire quelles sont les convictions acceptables et inacceptables, comme il serait fâcheux de demander à la majorité, au Peuple souverain d'en trancher. La tolérance, c'est comme la démocratie selon l'idée désenchantée formulée naguère par un vieil homme d'État conservateur: le pire des systèmes à l'exception de tous les autres. L'intolérance instituée, même crue bien argumentée et fondée, serait cruelle, répressive car les fanatiques allégués tiennent à leurs idées fanatiques, et elle engendrerait toutes sortes d'effets pervers. Tout ceci ne reviendra jamais à dire que la tolérance ne présente aucun inconvénient, mais c'est poser que ses avantages l'emportent, et de beaucoup. Ce sont les dogmatiques qui refusent d'accorder l'impunité à l'«erreur». La démocratie consiste à admettre et encourager le débat et à supporter le choc des opinions les plus antagonistes, elle consiste pour le citoyen à ne les combattre que par des raisonnements et non par recours au *bras séculier*.

Mais dans ce raisonnement *tout bien pesé*, où je conserve le plein droit de juger *in petto* certaines idées erronées, ou imbéciles et fanatiques, je confie à la société d'appliquer une règle d'*indifférentisme* (comme disaient les cléricaux de jadis) qui ne me

contraint pas du tout en tant que citoyen et qu'esprit libre. Je ne lui permets pas de me demander, à titre de corrélat, de m'autocensurer le moins du monde par intériorisation de la tolérance. Je suis prêt à débattre, mais (selon les règles habermassiennes et selon le sens commun du reste), je n'y suis prêt que si tous les participants le sont et acceptent les *Canons procéduraux*. Tout débat désiré fructueux devrait commencer par la question «Qu'est-ce qui pourrait vous faire réviser votre position?» car si la réponse est «Rien», ce n'est guère la peine. Il n'y a pas de mal à l'admettre: quelles données et quels arguments pourraient nous convaincre, vous et moi, admettant l'égalité des races et des sexes, de l'inexactitude fût-elle partielle de ces convictions?

Je peux me résoudre à tolérer ce qui me choque et me répugne, si de «bonnes raisons» m'ont convaincu qu'il serait dangereux, en dépit de tout, d'exclure de la vie publique des doctrines qui me paraissent à la fois néfastes et absurdes et leurs partisans. Il peut être civiquement rationnel de tolérer toutes ces doctrines et ces groupes irrationnels, déraisonnables, mais, — premier point, — il n'est cependant pas rationnel de commencer à débattre avec un adversaire avec lequel je ne partage ni les prémisses ni les critères du bon raisonnement.

Que faire ensuite si cet adversaire inintelligible, hors de toute amorce de dialogue, me paraît aussi – et ce, toujours pour de «bonnes raisons» – mener une action nuisible et si d'ailleurs sa logique biscornue semble lui interdire la tolérance dont je m'efforce de faire preuve à son égard? Voici en pratique l'aporie et la limite.¹⁶ Je lis les philosophes, les politologues et les moralistes

¹⁶ Les intellectuels en majorité trouvent à la fois victorienne et dangereuse pour les libertés publiques l'idée d'une censure de la «pornographie» et se disent contre «toute censure». Ils sont cependant portés, dans le même temps et en même majorité forte, à fixer des limites à la «propagande raciste» et à l'expression d'autres militantismes haineux, à accepter, en hésitant un peu, en ce secteur l'idée de législations susceptibles

et j'avoue qu'ils ne répondent pas bien à cette question (sauf ceux pour qui le *Clash of Civilization* est une fatalité de l'avenir proche) et préfèrent faire l'impasse ou étendre le manteau de Noé.

La tolérance dans le sens que je dis découle d'un *double* raisonnement, ce qui est un dispositif rhétorique complexe et pas toujours facile à faire comprendre. Un double raisonnement à la Voltaire: «les idées de cet individu sont répugnantes, je les combattrai, mais je soutiens sans réserve sa/la liberté d'expression». Celui qui dit ceci, considère deux plans distincts, l'un éthique et personnel, l'autre civique et juridique, et il sent tout à fait *cohérente* la contradiction qui en résulte entre les deux jugements qu'il porte sur le même homme. C'est une logique qu'on peut appeler libérale qui suppose que j'ai légitimé — au même degré et du même souffle — le droit de combattre, sans prudences particulières et sans accepter d'interdits et de censure, ce que par ailleurs je tolère ou plutôt que je demande à la société de tolérer. Mais pour la plupart des esprits activistes et militants, ce *distinguo* est insupportable parce qu'ils pensent par raisonnements linéaires: si c'est répugnant éthiquement, idéologiquement, ce l'est politiquement et cela doit si possible être censuré juridiquement – et ces activistes ont un sentiment très vif de leur propre et vertueuse «cohérence» et de la confusion de leur libéral adversaire.

d'éradiquer ou de réduire à la confidentialité groupusculaire de telles doctrines et propagandes. Contradiction, du moins contradiction quant *au principe* qui, de toute évidence, n'était pas vraiment celui qui les guidait et qu'ils étaient prêts à défendre jusqu'au bout — et contradiction indéfiniment prolongée: on a vu en France des historiens «de gauche», alarmés par la poignée de négationnistes et de révisionnistes du génocide des Juifs par les nazis, dire ensuite leur malaise le jour où une législation était déposée et formulait pour eux ce cas de censure en des termes positifs, c'est à dire par un *texte* de loi qui ne pouvait que dire ou présupposer qu'il existe en certains cas une vérité historique qu'il est devenu illégal de mettre en cause. Ainsi, Christophe Boltanski assure que tous les historiens en France, et notamment Maxime Rodinson qu'il cite, «condamnent la Loi Gayssot» anti-révisionniste de 1992.

Les idéologies, y compris ces idéologies, appelées «religions», qui déclarent avoir Dieu de leur côté, non moins que celles qui disent avoir de leur côté les Lois de l'Histoire ou la Nature, doivent en ce sens être *tolérées* et/dans la mesure où, simultanément, les esprits humanistes séculiers, démocratiques, doivent pouvoir dire haut et fort, s'il en ressentent le besoin, tout le mal qu'ils en pensent. À mon sens la tolérance, règle sociale, est indexée à la réciprocité ou bien elle devient absurde et pernicieuse. Les conceptions juridiques actuelles qui réclament un «accommodement raisonnable» avec tous les fanatiques tandis qu'elles ne reconnaissent aucun droit, sinon celui de se taire, aux esprits libres et rationnels qui n'appartiennent pas à une confession déterminée, découlent de l'idée tordue du *tolérantisme* dont je parlais plus haut et qui n'a rien à voir avec la tolérance telle que je la décris.

J'ai le droit (et avec certaines idées civiques que je peux entretenir, j'ai aussi le devoir) de dire des choses pénibles au stalinien ou au fasciste, des choses qui vont blesser ses convictions les plus chères, mais c'est ainsi, on n'y peut rien. J'ai le même droit face au dogmatique religieux quand bien même mes propos le choqueront profondément comme «blasphématoires». Je comprends qu'il ait cette catégorie mentale — tant qu'il comprend que je ne la partage pas. Je suis d'accord qu'une conviction religieuse n'est pas le résultat d'un raisonnement pas plus qu'une passion ne l'est. Comme le disait Arthur Koestler: « A faith is not acquired by reasoning. One does not fall in love with a woman, one does not enter the womb of a church as a result of logical persuasion».¹⁷ (C'est aussi vrai d'une foi politique... et c'est en fait des communistes de son temps que Koestler parlait). Mais j'ai le droit, du dehors de cette «foi», de discuter rationnellement de ses dogmes et de cette adhésion. La tolérance, c'est ces deux droits indissociables, hautement conflictuels certes, accordés et garantis simultanément.

¹⁷ *The God that Failed.*

*Achevé d'imprimer
sur les presses de
l'Université McGill
le 1^{er} décembre 2006*